Apport de l'archéologie à l'étude du culte marial parisien pour l'époque contemporaine

Marie-Laure Portal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/288>
DOI : 10.4000/labyrinthe.288
ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 1999
Pagination : 41-56

Référence électronique

Marie-Laure Portal, « Apport de l'archéologie à l'étude du culte marial parisien pour l'époque contemporaine », *Labyrinthe* [En ligne], 4 | 1999, mis en ligne le 18 février 2005, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/288> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.288

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Propriété intellectuelle

Apport de l'archéologie à l'étude du culte marial parisien pour l'époque contemporaine

Marie-Laure Portal

- 1 Si l'intérieur des églises très récentes frappe l'œil par un dépouillement extrême, la plupart des lieux de culte catholiques plus anciens fourmillent encore d'une multitude de représentations religieuses, de prières inscrites sur les architraves des chapelles, d'innombrables ex-voto, etc. La liste de ces ouvrages est longue, au contraire du nombre d'études les concernant.
- 2 Pour ce qui est de l'époque contemporaine, les recherches sur les dévotions se fondent presque exclusivement sur des textes ou bien sur des sondages de fréquentation paroissiale. Hormis telle statue ou tel vitrail d'un artiste contemporain de renom pris en compte par les historiens d'art, la majorité des équipements cultuels des époques moderne et contemporaine ne trouvent pas preneur scientifique, du fait du peu de valeur artistique qu'on leur accorde : le cas des statues saint-sulpiciennes constitue le paradigme de cet état de fait. Pourtant il est anormal que la pratique professionnelle inclue ou exclue, selon l'époque dont elle s'occupe, les objets jugés sans considération : les archéologues antiquisants s'intéressent à la moindre statuette en terre cuite, même de facture grossière, offerte à un dieu grec, alors que des ouvrages de même statut cultuel pour les dévotions actuelles sont voués à l'oubli scientifique de la part des modernistes. Tous ces équipements ne sont cependant pas anodins dans la pratique d'un culte et l'étude doit tous les considérer à parité. C'est à l'archéologie, définie comme science comptable des objets fabriqués (quelles que soient les conditions de leur observation), qu'il revient d'étudier cet équipement cultuel¹. Avec l'exemple de la Vierge, nous verrons comment cette discipline permet de parler autrement de son culte grâce à l'analyse de ce qui l'équipe. Mais il faut bien avoir à l'esprit que le culte ne suppose pas nécessairement d'équipement : la dévotion consiste en la fréquentation d'une personne qui compte pour un groupe donné (on la reconnaît comme l'un des siens)². On peut donc rendre un culte en

récitant une simple prière ; il n'est pas nécessaire d'apporter, en plus, des offrandes ou de faire imager celui qui reçoit la dévotion ; si l'équipement est donc toujours facultatif³, on le retrouve néanmoins abondamment dans le cadre cultuel et c'est dans ces limites que l'archéologie joue un rôle.

- 3 Le corpus rassemble exclusivement la documentation réunie par la visite de la totalité des églises paroissiales parisiennes. Le bilan établi à partir de ce corpus concerne bien le culte contemporain, mais il n'est pas inutile de préciser que cette contemporanéité porte uniquement sur la dévotion et non sur le contexte chronologique de production des ouvrages dont la date peut être évidemment bien antérieure (par exemple la statue de la Vierge à Saint-Germain des Prés, datant du XIV^e siècle, reçoit encore un culte très vif). L'investigation archéologique et l'enquête archivistique à l'archevêché de Paris permettent de rendre évident le rôle de l'art comme moteur de changements sociaux ou de modifications de la pensée et non comme simple reflet d'autres mécanismes rationnels. Il ne serait pas avantageux d'exposer ici la globalité des processus en cause dans un corpus aussi vaste que celui-ci ; aussi m'a-t-il paru plus pertinent de présenter quelques thèmes particuliers : il s'agit de montrer en premier lieu comment le choix de certains sujets iconographiques a nécessairement transformé la façon dont les fidèles perçoivent la Vierge. En second lieu, nous verrons comment l'art contribue à définir socialement la Vierge et les saints en décalage par rapport à ce que l'orthodoxie seule en présente. C'est enfin la récupération de la personne mariale par certains milieux (nationalistes, royalistes, etc.) grâce au style de son équipement qui retiendra notre attention.
- 4 L'iconographie de Marie présente une multitude de manières de l'imager : ses figurations sont en deux ou trois dimensions ; les matériaux employés relèvent d'une grande variété technique : bois, bronze, argent, cuivre, feuille d'or, fil de fer (à Notre-Dame de La Salette), textile sous forme de tapis (Notre Dame de Medjugorje à Saint-Léon), etc. Si les procédés varient, la finalité demeure évidemment identique⁴, puisque la Vierge constitue toujours le référent imagier. C'est suivant cette communauté de fin, figurer la Vierge, et non art par art, que je traiterai mon corpus ; ce point de vue est le plus rentable pour analyser toute l'imagerie mariale, quelque nombreuses que soient les façons de représenter la Vierge.
- 5 Le nom faisant souvent pressentir la portraiture d'une représentation, et des noms donnés à Marie (« Notre-Dame du Cap » par exemple) jouxtant très fréquemment des images⁵ qui la prennent pour référent, on est amené à postuler l'appartenance de l'iconographie mariale au genre beaucoup plus vaste du portrait⁶. Si d'aucuns seront surpris de cette qualification, c'est que la ressemblance apparaît à beaucoup comme le critère définitoire de la portraiture. Avec l'acceptation de ce critère et dans l'ignorance totale des véritables traits de Marie, il est légitime de s'étonner qu'on puisse vouloir intégrer son iconographie dans la catégorie des portraits. Cependant, la portraiture n'induit pas nécessairement la ressemblance (on parle de portraits idéalisés par exemple) et, inversement, la ressemblance n'oblige pas nécessairement à la portraiture (il ne vient à l'esprit de personne de qualifier de portrait un tableau peint à l'aide d'un modèle professionnel). Ces symptômes convergents amènent à définir autrement le portrait : il s'agit de représenter quelqu'un de notable dans un milieu plus ou moins étendu (noyau familial, nation entière,...). Dans le cas de la Vierge, les catholiques lui concèdent une place sociale importante : il est donc à propos de considérer l'imagerie mariale comme ressortissant à la portraiture. De ce point de vue, le statut de la ressemblance n'est plus le

même : elle n'est pas définitoire du portrait, mais devient facultative quand on connaît les traits du portraituré et qu'on est, de surcroît, techniquement capable de les rendre. Les portraits de la Vierge, en l'absence de la connaissance de sa physionomie réelle, rendent compte uniquement de la façon dont on la considère : tel trait de sa personne est mis en valeur (sa maternité lorsqu'elle est figurée portant l'enfant dans ses bras ; son rôle protecteur quand elle abrite sous son manteau des affligés, etc.). Les portraits ont un statut à part parmi les images, mais ils n'en demeurent pas moins des produits de l'art. S'il n'est pas possible de montrer, en quelques lignes, la globalité du mécanisme très complexe de l'image avec l'exemple marial, du moins peut-on insister sur le rôle de la technique dans l'image à travers les illustrations du Rosaire, les vierges noires et les concentrations de personnages anachroniques sur une même représentation.

- 6 Le terme « pensée » est à considérer ici dans l'acception de toute représentation conçue à laquelle nous donne accès le langage, par opposition aux représentations perçues que nous partageons avec l'animal. Elle désigne donc spécifiquement un mécanisme rationnel linguistique et ne se rapporte donc pas particulièrement à un thème : tout peut être objet de pensée.
- 7 L'image modifie la représentation conçue dans la mesure où la technique structure à sa manière le référent de l'image ; pour prendre un exemple, on ne peut plus lire *Le Cid* après avoir vu jouer Gérard Philippe sans se représenter Rodrigue sous les traits de cet acteur. C'est ce postulat de formalisation du conçu par la technique dans l'image qui permet de parler des pouvoirs de l'image : l'artifice (au sens d'*artefact*) modifie la conception par sa seule intervention.
- 8 Le cas des illustrations du Rosaire sur les vitraux paraît exemplaire de certaines préférences qui ont modifié la prière des fidèles. Les quinze Mystères ⁷ s'y voient représentés avec plus ou moins de rigueur. Selon leur conformité au cycle, on distingue les figurations de Rosaire canoniques, les Rosaire aménagés et les représentations de la vie de la Vierge⁸. Du point de vue de l'orthodoxie, toutes les scènes sont à parité, mais les thèmes apparaissent inégalement dans l'imagerie. En effet, si un certain nombre de verrières parisiennes figurent des Rosaire canoniques, par exemple à Saint-Gabriel, abside ; Saint-Pierre de Montrouge, chapelle axiale ; Saint-Léon ; et quelques-unes des représentations aménagées du Rosaire (à Saint-Lambert de Vaugirard dans la chapelle axiale, par exemple), un grand nombre représentent différents moments de la vie de Marie. Dans ce dernier cas, les images ne comportent pas le nombre maximal de scènes qu'il aurait été possible de disposer, ni la division tripartite du Rosaire canonique. On peut citer, à titre indicatif, les cas de Notre-Dame de Paris (sept Mystères), Sainte-Clotilde (onze scènes, dans la chapelle axiale), La Trinité (six Mystères) ou Saint-Eugène (trois Mystères)⁹. La mise en image n'est donc pas anodine, puisqu'elle met l'accent sur certaines scènes et en élimine d'autres. Le choix, dans l'illustration du Rosaire, ne porte pas uniquement sur le nombre et les types de scènes à figurer, mais également sur l'ordre de présentation de ces figurations : c'est ainsi que le groupe de vitraux de la chapelle axiale de Saint-Pierre de Montrouge représente bien un Rosaire canonique, avec la division tripartite et le nombre total des scènes du Rosaire ; néanmoins, les Mystères joyeux et douloureux encadrent les Mystères glorieux, ce qui ne correspond pas à l'organisation de la chronologie canonique dans laquelle les Mystères joyeux précèdent les Mystères douloureux et les Mystères glorieux. La conception des fidèles sur la Vierge est modifiée par l'importance supérieure donnée aux traits de Marie figurés sur la verrière d'axe.

- 9 Si l'image a ainsi le pouvoir de modifier la pensée grâce à l'ordre de présentation ou à la sélection de certains thèmes, elle modifie également notre façon de considérer la Vierge par la manière dont on la figure. Ainsi, les représentations de vierges noires soulèvent bien des questions sur l'origine de ce type iconographique. À Paris, on en trouve actuellement à Sainte-Rita, Notre-Dame de Bercy (ill. 1), Sainte-Marie des Batignolles et Saint-Pierre de Chaillot. Sans pouvoir trancher au cas par cas à cause de l'insuffisance documentaire, on peut affirmer que cette situation tient soit aux matières utilisées (vieillesse entraînant une oxydation métallique, superposition de vernis, encrassement dû à la fumée des cierges,...) ; soit à l'idée qu'on se fait de Marie : certains s'accordent à penser que les artistes ont cherché un type ethnique, en s'appuyant sur le Cantique des Cantiques (« *Nigra sum sed formosa*¹⁰ »). Quelle que soit l'explication de la noirceur, cette couleur a modifié le rapport que les fidèles entretiennent avec la statue qu'ils fréquentent lors de leurs dévotions : l'art n'a nécessairement pas laissé leur pensée intacte par le fait même de son intervention.

III. 1 — Vierge Noire de Notre-Dame de Bercy

- 10 L'image influe encore sur la pensée par la possibilité qu'elle offre de réunir plusieurs personnes appartenant à des temps, lieux ou milieux différents ou de rendre visible le réellement invisible (par exemple les vierges d'apparition). C'est ce qu'on rencontre à Notre-Dame de la Salette (chapelle adjacente), sur un vitrail figurant la Vierge avec sainte Geneviève et qui se rapporte aux deux sièges de Paris de 1870 et 1871 ; l'image donne toute sa portée à l'événement en affichant le soutien de la Vierge à Paris en danger symbolisé par sa patronne menottée. Elle assure également la concentration sociologique des personnes en représentant aux côtés de la Vierge des individus, notables pour un groupe donné, bien qu'ils appartiennent à des situations historiques différentes d'elle : ainsi, la Vierge apparaît aux côtés des saints médiévaux Dominique et Catherine de Sienne dans un groupe sculpté à Notre-Dame du Rosaire (ill. 2).

III. 2 — Vierge avec Saint Dominique et Sainte Catherine à Notre-Dame du Rosaire

- 11 Outre le constat des préférences, la question se pose de leurs causes, qui peuvent porter sur le choix dans le procédé imagier ou sur la sélection des thèmes iconographiques retenus. En ce qui concerne la manière de représenter la Vierge, il me semble que le

passage d'une multitude d'images à une limitation drastique de toute figuration religieuse dans les églises très récemment construites peut s'expliquer par la transformation de l'usage¹¹ de la portraiture entre le siècle dernier et le siècle actuel. En effet, dans la tradition catholique, la dévotion des fidèles s'est portée sur les portraits mariaux en volume. Il est vrai que la tridimensionnalité, la polychromie, le cadrage en pied et la grandeur nature des statues favorisent l'illusion de la présence réelle de la Vierge. Mais, dans l'usage actuel, lorsqu'une église conserve un portrait marial, il se présente, le plus souvent, sous la forme d'une icône. Si les manières de portraiture tout type de personne (laïc ou saint) étaient nombreuses au XIX^e siècle (buste aussi bien que peinture), les portraits photographiques dominent largement aujourd'hui. La réduction des types de procédés dans l'imagerie catholique et la prédominance des images en deux dimensions n'apparaissent donc pas comme proprement religieuses ; elles me paraissent participer, au contraire, d'une transformation de la portraiture dans sa globalité.

- 12 De même que les causes du choix d'un procédé s'expliquent apparemment hors du cadre strictement religieux (us de la portraiture), de même le choix des thèmes trouve son fondement logique dans les rôles divers qu'assume une image. Certains d'entre eux ne ressortissent pas au culte : par exemple, l'image peut avoir un rôle didactique en constituant un enseignement imagé, mais ce but assigné ne relève pas de la dévotion. En fin de compte, deux finalités de l'image seulement apparaissent comme proprement cultuelles. Tout d'abord, la technique, en tant qu'elle permet d'imager perpétuellement les scènes du Rosaire, par exemple, rend l'image apte à servir de support ou même de dispense à la prière. Ainsi, les images du Rosaire aident éventuellement à la récitation de la prière, dans la mesure où elles figurent, dans un ordre déterminé, les divers Mystères que le fidèle contemple tout en les disant ; de même, les litanies de la Vierge sont figurées à perpétuité sur les vitraux de Saint-Roch. En second lieu, l'image sert à rendre présente la Vierge, un peu comme la photographie d'un proche dans notre portefeuille le fait être continuellement auprès de nous. Ce rôle du portrait rendant présente la Vierge n'est pas inclus techniquement dans l'ouvrage, puisque l'image sert aussi bien à l'enseignement, mais lui est souvent dévolu dans l'usage.
- 13 Le terme de « société » désigne ici le mécanisme générique rationnel qui instaure entre les individus des convergences et des divergences, les uns appartenant à un groupe et les autres en étant exclus selon tel ou tel critère. Par exemple, étudiants et professeurs forment la communauté universitaire : sous cet aspect, ils sont identiques socialement. Mais les critères d'appartenance sociale sont infiniment variables, de sorte que, sur tel point, deux individus relèvent du même groupe social et sur tel autre de deux groupes différents ; ainsi, unitaires dans la communauté universitaire, les individus de ce groupe relèveront d'autres communautés sous le critère religieux (catholiques, protestants, etc.). Le mécanisme social ne saurait donc en aucune manière s'appliquer uniquement au phénomène historiquement particulier de l'organisation des rôles et des rangs dans notre société occidentale contemporaine. C'est pourquoi j'emploie ici le terme de « société » tout à la fois pour la communauté céleste, formée d'individus identiques sur le critère de la sainteté, et pour celle des fidèles que leur commune piété pour la Vierge réunit en un seul groupe.
- 14 Une idée très répandue consiste à considérer l'équipement uniquement comme reflet d'un ordre social préexistant qu'il ne ferait que retranscrire sans aucune modification. L'étude archéologique démontre qu'il n'en est rien, bien au contraire. De fait, on peut observer, grâce à l'analyse archéologique, le statut nouveau de Marie dans l'organisation

céleste et dans la société terrestre, ainsi que la redistribution hiérarchique des saints suivant leur position par rapport au logement marial.

- 15 Le rang de la Vierge dans la société céleste varie suivant l'emplacement de sa chapelle dans l'église. En effet, comme il existe, dans un château, la chambre du maître ou, dans un grand hôtel, des suites de luxe, de même la paroisse hiérarchise ses logements selon leur place dans l'église, dont le chœur constitue le fleuron. Dès lors, étudier à quel endroit Marie se voit préférentiellement installée dans les églises parisiennes et quel type de logement lui est accordé (circonscriit ou non) permet de déterminer si le degré hiérarchique ainsi fabriqué pour elle est conforme ou non à celui que lui réserve l'orthodoxie dans l'échelle de la sainteté.
- 16 Si toutes les images figurant Marie ne sont pas l'objet d'une dévotion, c'est néanmoins le cas de beaucoup d'entre elles. À l'intérieur des églises, deux fois plus de statues occupent des logements circonscriits (chapelle axiale, chapelle du chœur, bras du transept, chapelle latérale) que des emplacements non délimités (devant le chœur, dans la nef, un bas-côté ou le déambulatoire). Parmi les logements circonscriits, la chapelle d'axe et les chapelles latérales de la nef reçoivent la majorité des statues mariales. Si Marie est placée près de l'entrée de l'église, emplacement de moindre importance que les chapelles situées près ou dans le chœur, elle apparaît plus comme une sainte populaire et moins comme la reine inaccessible présentée orthodoxiquement : c'est ce qu'on trouve, par exemple, à l'entrée de Notre-Dame de Grâce ou à Saint-Nicolas des Champs. De même, pour une Vierge sans chapelle propre, l'art la fabrique comme un dignitaire céleste de rang moins élevé qu'avec une installation dans une chapelle mariale. Dans une chapelle de Saint-Jean-Baptiste de Belleville (à droite en entrant), par exemple, Notre-Dame de Lourdes côtoie saint Antoine de Padoue, sainte Rita, le Sacré-Cœur et sainte Thérèse ; cette communauté de logement les place tous sur un même pied d'égalité. Suivant le logement qui lui est accordé, le rang de Marie se trouve ainsi modifié : c'est l'artifice qui fait varier son statut.
- 17 Dans les conditions historiques qui nous occupent, ce n'est pas le logement, mais un type particulier de vêtement, les couronnes, qui établit un statut particulier pour la Vierge au sein de la société des mortels. Les exemples de vêtements dont on revêt Marie à l'époque contemporaine sont rares à Paris, contrairement à d'autres époques (on possède une mention de vêtements offerts par Louis XIII à la Vierge de Saint-Étienne des Grès par exemple¹²) ou d'autres pays (Espagne ou Portugal). Mais les XIX^e et XX^e siècles virent de nombreux couronnements de statues. Entre 1842 et 1955, on en dénombre, en France, cent soixante-cinq¹³. À Paris se virent notamment honorées de la sorte les statues de Notre-Dame des Victoires (ill. 3), en 1853¹⁴ ; de la Vierge à Saint-Séverin, en 1858¹⁵ ; et de Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse, en 1897. C'est l'affectation de ces couronnes à Marie qui place la Vierge à un rang de notable dans la société terrestre.

III. 3 – Notre-Dame des Victoires dans l'église éponyme (carte vendue dans l'Église)

- 18 La Vierge reçoit, dans ou devant son logement, ou bien symétriquement à lui, d'autres personnages par la médiation de leurs reliques, de leurs portraits ou de leurs armes. Il peut s'agir de saints ou de laïcs ; leur statut change suivant l'endroit où ils sont placés par rapport au logement marial et la fréquence de leur installation.
- 19 Si on ne considère que les statues, c'est, en ordre décroissant, saint Antoine de Padoue (ill. 4), puis sainte Thérèse, le Christ et saint Joseph, qui se voient le plus régulièrement accueillis chez la Vierge. Viennent ensuite sainte Anne et sainte Rita, le curé d'Ars et, enfin, sainte Jeanne d'Arc. Ces saints sont reçus à plusieurs reprises dans les logements mariaux parisiens. Une foule d'autres personnages s'y voient accueillis une unique fois. En ce qui concerne les religieux, il s'agit par exemple des statues de sainte Philomène, de saint Louis Grignon de Montfort et de saint Vincent de Paul ; des châsses de Catherine Labouré et de Louise de Marillac, enfin, des reliques de sainte Aurélie. Pour ce qui est des personnages non élevés à la sainteté, l'investigation archéologique permet de remarquer les statues de Louis XIII et Louis XIV, de Mgr Ducaud Bourget ; les restes de Racine et de Pascal, ainsi que les armes de l'abbaye Sainte-Geneviève ; le cénotaphe de Colbert¹⁶.

III. 4 – Chapelle mariale à Notre-Dame des Champs

- 20 L'aspect symétrique et hiérarchisé des chapelles dans la plupart des églises amène à observer qui se trouve dans un logement de rang identique (bras du transept, chapelle du chœur) à celui de Marie ; les personnages le plus souvent inventoriés dans ce cas sont le Christ et saint Joseph, devant sainte Thérèse et sainte Geneviève.
- 21 Les causes de ces rapprochements peuvent être nombreuses : même pose statuaire (saint Antoine de Padoue ou saint Joseph portent aussi le Christ bébé) ; qualité identique du saint et de Marie (sainte Thérèse et la Vierge sont les patronnes de la France) ; histoire commune (la Vierge et sa mère sainte Anne...) ; politisation (on place le saint dédicataire de l'église près de Marie afin de les assimiler, donc de récupérer la personne mariale). L'archéologie n'a cependant pas comme principal objectif de rechercher l'étiologie des phénomènes observés, mais de rendre compte de leurs mécanismes. Le recensement permet de constater que les saints préférentiellement logés chez Marie ou symétriquement à elle dans des logements de dignité identique ne correspondent pas point à point, loin de là, à l'organisation hiérarchique canonique. Si l'importante place accordée au Christ par le nombre élevé de statues placées dans ou symétriquement à un logement marial ne contrarie en rien son statut incontestablement éminent, en revanche le grand nombre de statues de saint Antoine ou de sainte Rita leur fabrique un rang qui n'a rien à voir avec la modeste place qui leur est orthodoxiquement impartie dans la hiérarchie céleste. Comme le logement peut changer la place de Marie dans la hiérarchie céleste (reine ou sainte populaire), de même cet équipement intervient pour modifier celle des autres saints et accorde même parfois à des laïcs une dignité supérieure à celle des religieux en ne plaçant qu'eux seuls auprès de la Vierge.

- 22 On ne peut manquer d'observer la récupération de certains objets dévotionnels par des milieux d'étendue variable (simple paroisse, nation entière, etc.). Voilà pourquoi on peut parler à ce propos de politisation de cet équipement¹⁷. Celle-ci se retrouve dans toutes les catégories d'équipement.
- 23 Tout d'abord, l'apparition de la Vierge en certains pays permet de la naturaliser suivant la nation qu'elle a honorée de son épiphanie. L'étude parisienne fait apercevoir un nombre très élevé de vierges dont l'appartenance à un pays ou à une ville se marque par le type iconographique retenu, très souvent accompagné du nom correspondant ; par exemple, l'abside de Sainte-Marie des Batignolles contient six reliefs en bois figurant des vierges du Nord, dont cinq patronnes de villes : Notre-Dame de Boulogne, Notre-Dame de Grâces, patronne de Cambrai, Notre-Dame du Saint-Cordon, patronne de Valenciennes, Notre-Dame de la Treilles, patronne de Lille et Notre-Dame des Ardennes, patronne d'Arras. Des milieux plus restreints s'approprient la Vierge en lui donnant un nom et des accessoires qui la placent parmi les leurs : c'est le cas du milieu ouvrier à Notre-Dame du Travail (ill. 5). La politisation peut aller dans le sens d'une royalisation du nom (ill. 6) ou du portrait marial, par l'emploi de sceptres fleurdelisés (ainsi du vitrail de Notre-Dame de Clignancourt) ; il est probable que la couronne, si elle signale orthodoxiquement la Vierge comme reine des Cieux, image aussi Marie comme reine de France : sous couvert d'une qualification canonique, on indique aussi, par un stratagème imagier, cette deuxième possibilité.

Ill. 5 — Notre-Dame du Travail dans l'église éponyme	Ill. 6 — Plaque d'ex-voto à Saint-Jean-Baptiste de Belleville

- 24 Mais l'imagerie et le nom ne sont pas seuls à être exploités pour manifester une récupération politique ; c'est aussi le cas des localisations conjointes d'une image mariale et de celle d'un notable appartenant à un milieu particulier. De cette façon, la nationalité des patronnes secondaires de la France que sont sainte Thérèse (par exemple à Saint-Joseph des Nations) et sainte Jeanne d'Arc (à La Trinité ou à Saint-Philippe du Roule) a servi, là encore, à naturaliser Marie comme française. À Saint-Louis-en-l'Île, la position de Marie et de sainte Geneviève dans les bras symétriques du transept affirme la Vierge comme parisienne. Des groupes encore plus restreints, en logeant le saint de leur communauté et Marie dans un même lieu, suggèrent leur appartenance au même milieu : c'est ce qu'on trouve à Saint-Sulpice, avec le buste de saint Louis Grignon de Montfort, fondateur des Pères montfortains et des Filles de la Sagesse. La royalisation se manifeste par exemple à Saint-Léon (chapelle mariale à l'entrée, à droite) avec un vitrail figurant saint Louis (ill. 7) qui possède le double statut de saint, donc canoniquement autorisé à figurer dans une église, et de roi de France.

III. 7 – Chapelle mariale à Saint-Léon

- 25 Les offrandes constituent un autre type d'équipement très fréquemment politisé. Un seul exemple illustre parfaitement la revendication de l'appartenance de la Vierge à un groupe. Il s'agit de l'ex-voto des Polonais à Notre-Dame des Victoires qui porte, écrit en latin, la qualification de Marie comme « reine de Pologne » ; on y a gravé une image de la Vierge de Czeszchowa et on a placé, dans un cœur percé de glaives, de la terre de ce pays.
- 26 Cette volonté de récupération de Marie par un milieu apparaît parfois pleinement consciente et même revendiquée par les auteurs de livres sur la dévotion à la Vierge, et ce au XIX^e comme au XX^e siècle. Ainsi, l'un d'eux, en 1899, présente la Vierge comme « celle qui a fait son royaume du royaume de France¹⁸ ». Ce type de revendication constitue certainement une des explications à ces politisations de toutes sortes.
- 27 Une autre cause, de nature sociologique cette fois, doit être également envisagée. En effet, le catholicisme, comme l'étymologie du mot le laisse justement apparaître, vise à l'universalisme, c'est-à-dire à l'évangélisation de toutes les nations ; cela s'oppose au caractère restrictif de la religion juive : dans un même mouvement, celle-ci refuse tout prosélytisme et affirme l'élection de son peuple. Mais, pour catholique qu'on soit, on ne peut s'empêcher de poser des frontières, donc de se diviser en une multitude de groupes¹⁹ ; on ne peut être uniquement chrétien : on est aussi Français, universitaire, etc. Dès lors, il est attendu qu'on trouve, parmi l'équipement catholique, des ouvrages appropriés à certains milieux (petite paroisse, nation entière,...). Ces divergences ethniques observées dans l'équipement marial s'opposent ainsi à la volonté universaliste du catholicisme et correspondent donc, en matière d'art, à des cas d'hétérodoxie.
- 28 Le catholicisme constituant la religion majoritaire des Français et l'histoire étant ethnocentrique, il est normal que des universitaires prennent cette religion comme sujet d'étude privilégié. L'artifice étant l'objet propre de l'archéologie, il est attendu que cette science prenne part à ces recherches, dès lors que l'équipement est en cause. Mais l'archéologie est d'autant plus utile qu'on connaît, par d'autres sources, la société étudiée. Cela va à l'encontre de l'idée reçue selon laquelle on a besoin de cette discipline uniquement dans le cas de civilisations sans textes et qu'au contraire l'abondance testimoniale des époques récentes rend son intervention superflue²⁰. De fait, connaissant, par des voies extérieures à cette science, l'orthodoxie de l'organisation hiérarchique céleste ou l'affirmation universaliste du catholicisme, on est en mesure de quantifier archéologiquement les distorsions entre le fabriqué et le non-fabriqué, entre ce que l'Église proclame de la Vierge et les équipements effectifs qui ressortissent à son culte. C'est ainsi qu'on modifie la pensée par la façon d'imager Marie ; que la technique altère l'organisation des hiérarchies saintes en faisant, d'une part, de la Vierge une reine ou une

sainte populaire et en élevant, d'autre part, le statut d'autres saints qui s'agrègent à elle ; enfin que des milieux variés se l'approprient en complète hétérodoxie par le style de son équipement culturel. Loin d'apparaître comme une science auxiliaire venant corroborer des faits établis par d'autres disciplines, l'archéologie met en lumière des phénomènes non historiques et contribue ainsi, pour sa part, à l'établissement des frontières de notre société.

BIBLIOGRAPHIE

L'archevêché de Paris conserve une bonne partie des archives des paroisses parisiennes.

Pour une réflexion théorique

BRUNEAU Philippe et BALUT Pierre-Yves, *Artistique et archéologie*, Paris, P.U.P.S. (Presses Universitaires de Paris Sorbonne), coll. « Mémoires d'Archéologie générale », 1-2, 1997.

BRUNEAU Philippe, « Le portrait », *Revue d'Archéologie moderne et d'Archéologie générale [R.A.M.A.G.E.]*, n° 1, 1982, p. 71-93.

Archéologie du catholicisme

BRUNEAU Philippe, « Archéologie du catholicisme et de la politique dans la France du XIX^e et du début du XX^e siècle », *R.A.M.A.G.E.*, n° 3, 1984-1985, p. 13-47.

—, « Linéaments d'une archéologie du catholicisme en France aux XIX^e et XX^e siècles », *R.A.M.A.G.E.*, n° 4, 1986, p. 127-149.

CABEZAS Hervé, « Le Rosaire dans le vitrail français aux XIX^e et XX^e siècles », *R.A.M.A.G.E.*, n° 8, 1990, p. 41-58.

Archéologie du culte marial

BIURETTE L., « La cérémonie du couronnement de la Vierge à Notre-Dame des Victoires », *Paris de 1800 à 1900*, Paris, 1900, p. 441-442.

ROCACHER Jean (abbé), « L'énigme des vierges noires », *Esprit et Vie, l'ami du clergé*, t. 98, n° 2, 12 janv. 1989, p. 30-32.

ROUVIER R. P., *Les grands sanctuaires de la Très Sainte Vierge en France*, Tours, 1899.

NOTES

1. Je me réfère, dans tout cet article, aux thèses développées par Ph. Bruneau et P.-Y. Balut dans *Artistique et archéologie*, Paris, P.U.P.S. (Presses Universitaires de Paris-Sorbonne), coll. « Mémoires d'Archéologie générale », 1-2, 1997 — désormais abrégé AA avec renvois aux propositions et non aux pages. Pour l'objet de l'archéologie, cf. AA, n° 24 et n° 215-218.

2. AA, n° 125.

3. AA, n° 237a.

4. AA, n° 100.

5. J'entends le terme « image » dans le sens de toute figuration (donc aussi bien les vitraux que les sculptures, etc.), et non dans l'acception courante d'une représentation en deux dimensions.

6. Sur ce thème, voir la démonstration de Philippe Bruneau, « Le portrait », *R.A.M.A.G.E.* [*Revue d'Archéologie Moderne et d'Archéologie Générale*], n° 1, 1982, p. 71-93. Je reprends ses idées en les appliquant au cas qui nous occupe ici.

7. Je rappelle pour mémoire leur division en Mystères joyeux (l'Annonciation, la Visitation, la Nativité, la Présentation au Temple et Jésus parmi les docteurs), douloureux (l'Agonie du Christ au jardin des oliviers, la Flagellation du Christ, le Couronnement d'épines, le Portement de la Croix et la Crucifixion) et glorieux (la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte, l'Assomption et le Couronnement de la Vierge).

8. Cette distinction a été établie par Hervé Cabezas dans « Le Rosaire dans le vitrail

français aux XIX et XX siècles », *R.A.M.A.G.E.*, n° 8, 1990, p. 41-58.

9. Les autres vitraux de cette catégorie appartiennent aux églises Saint-Laurent (deux Mystères), Saint-Ambroise (quatre Mystères), Notre-Dame du Lys (trois Mystères), Notre-Dame d'Auteuil (sept Mystères), Sainte-Marie des Batignolles (trois Mystères), Notre-Dame du Bon Conseil et Saint-Bernard (quatre Mystères), Saint-Georges (un Mystère) et, enfin, Saint-Jean-Baptiste de Belleville (six Mystères).

10. « Je suis noire mais belle ».

11. « Usage » est employé non au sens d'utilisation, mais en celui d'us (comme dans l'expression « us et coutumes »).

12. M. le chanoine Hamon, *Notre-Dame de France ou histoire du culte de la sainte Vierge en France* (Paris, 1861), p. XII-XIII de l'introduction. L'église Saint-Étienne des Grès est aujourd'hui détruite.

13. Abbé Jean Rocacher, « L'énigme des vierges noires », *Esprit et Vie, l'ami du clergé*, t. 98, n° 2, 12 janv. 1989, p. 30-32.

14. L. Biurette, « La cérémonie du couronnement de la Vierge à Notre-Dame des Victoires », *Paris de 1800 à 1900*, Paris, 1900, p. 441-442. Voir p. 441.

15. M^{me} Couturier de Chefdu Bois, *Mille pèlerinages de Notre-Dame*, Paris, 1954, p. 81.

16. Le cénotaphe rend magiquement présente la personne

17. AA, n° 140.

18. R. P. Rouvier, *Les grands sanctuaires de la Très Sainte Vierge en France*, Tours, 1899, p. 346.

19. AA, n° 115 et n° 136.

20. AA, n° 263a et b

RÉSUMÉS

L'archéologie, comptable de tout fait d'art quelle que soit sa valeur artistique, a un rôle à jouer dans l'analyse des dévotions contemporaines. Sous cet angle, l'étude des équipements cultuels mariaux prenant place dans la totalité des églises paroissiales parisiennes met en lumière des préférences historiques non conformes aux canons énoncés, des transformations de statut social

par l'art, enfin des récupérations politiques grâce au style de l'équipement marial. Cela permet d'éclairer différemment l'art religieux dans son ensemble.

The interest of archaeology for the study of the Parisian cult of Mary in the contemporary period. — Archaeology, as a discipline accountable for every art fact whatever its artistic value, has a role to play in the analysis of contemporary devotions. Under this angle, the study of the Mary cult cultural equipment taking place in the Parisian parochial churches, puts in light the historical preferences which are not conform to the rules, the transformation of the social status by art, and the political recuperation thanks to the style of the Mary cult equipment. This allows to clarify differently the religious art as a whole.

AUTEUR

MARIE-LAURE PORTAL

Marie-Laure PORTAL est l'auteur d'une maîtrise portant sur l'archéologie du culte marial parisien aux XIX^e et XX^e siècles à Paris IV-Sorbonne (sous la direction de Ph. Bruneau et P.-Y. Balut). Elle prépare actuellement un D.E.A. d'Archéologie moderne et contemporaine à Paris IV-Sorbonne.